

Ce trait historique redoubla ma frayeur ; je me crus perdu, et ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas ! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable, qui a déplu au ministre ? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable, peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc, et me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis dans l'après-dîner, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout, ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'état, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance. . . Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O ciel ! voici le cardinal Spinosa ! la voiture est prête pour Ségovie ! La frayeur qui me saisit dans ce moment-là fut telle, que j'interrompis le ministre, et, me jetant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je, tout en pleurs, je supplie très humblement votre excellence de me pardonner ma hardiesse. C'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. Console-toi, Gil-Blas, me répondit-il, et m'écoute.* Quoique en me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comment tu vivais. Mais pour com-

* Le second impératif prend volontiers le pronom devant lui.

mencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année ; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus, de mon côté, rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit aller recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi pour voir si je serais bien sensible à ce changement ; qu'il jugeait par-là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

Hellz Andersen

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

SUJET.

M. de Pourceaugnac, avocat à Limoges, vient à Paris, pour épouser Julie qu'il n'a jamais vue. Eraste, amant de Julie, secondé de l'adroit Sbrigani, cherche à le faire renoncer à son mariage en lui jouant plusieurs tours. Les gens qui suivent M. de Pourceaugnac dans la scène suivante ont été apostés pour l'insulter, et Eraste l'aborde ensuite et lui persuade qu'il a passé deux ans à Limoges, et qu'il l'a connu, ainsi que sa famille.

M. DE POURCEAUGNAC ; SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.

M. de Pourc. (parlant à des gens qui le suivent.)

Hé bien ? quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Ah ! Quelle sottise et quelles sottises gens ! Ne pouvoir faire un pa-

sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Hé ! messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez.

Sbrig. (parlant aux mêmes personnes.) Qu'est-ce que c'est, messieurs ? que veut dire cela ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. de Pourc. Voilà un homme raisonnable, celui-là.

Sbrig. Quel procédé est le vôtre ! Et qu'avez-vous à rire ?

M. de Pourc. Fort bien.

Sbrig. Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en lui ?

M. de Pourc. Oui. . .

Sbrig. Est-il autrement que les autres ?

M. de Pourc. Suis-je tortu ou bossu ?

Sbrig. Apprenez à connaître les gens.

M. de Pourc. C'est bien dit.

Sbrig. Monsieur est d'une mine à respecter.

M. de Pourc. Cela est vrai.

Sbrig. Personne de condition.

M. de Pourc. Oui, gentilhomme limousin.

Sbrig. Homme d'esprit.

M. de Pourc. Qui a étudié en droit.

Sbrig. Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. de Pourc. Sans doute.

Sbrig. Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. de Pourc. Assurément.

Sbrig. Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

M. de Pourc. (à *Sbrigani*.) Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

Sbrig. Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

M. de Pourc. Je suis votre serviteur.

Sbrig. Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous : et comme je sais que vous n'êtes jamais venu dans ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé pour vous offrir mes services à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudrait.

M. de Pourc. C'est trop de grâce que vous me faites.

Sbrig. Je vous l'ai déjà dit ; du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. de Pourc. Je vous suis obligé.

Sbrig. Votre physionomie m'a plu.

M. de Pourc. Ce m'est beaucoup d'honneur.

Sbrig. J'y ai vu quelque chose d'honnête. . .

M. de Pourc. Je suis votre serviteur.

Sbrig. Quelque chose d'aimable. . .

M. de Pourc. Ah ! ah !

Sbrig. De gracieux. . .

M. de Pourc. Ah ! ah !

Sbrig. De doux. . .

M. de Pourc. Ah ! ah !

Sbrig. De majestueux. . .

M. de Pourc. Ah ! ah !

Sbrig. De franc. . .

M. de Pourc. Ah ! ah !

Sbrig. Et de cordial. . .

M. de Pourc. Ah ! ah !

Sbrig. Je vous assure que je suis tout à vous.

M. de Pourc. Je vous ai beaucoup d'obligation.

Sbrig. C'est du fond du cœur que je parle.

M. de Pourc. Je le crois.

Sbrig. Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout-à-fait sincère. . .

M. de Pourc. Je n'en doute point.

Sbrig. Ennemi de la fourberie. . .

M. de Pourc. J'en suis persuadé.

Sbrig. Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments. Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu la manière de s'habiller de mon pays.

M. de Pourc. C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour.

Sbrig. Cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. de Pourc. C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche ; il fera du bruit ici.

Sbrig. Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

M. de Pourc. Il faudra bien aller faire ma cour.

Sbrig. Le roi sera ravi de vous voir.

M. de Pourc. Je le crois.

Sbrig. Avez-vous arrêté un logis ?

M. de Pourc. Non, j'allais en chercher un.

Sbrig. Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE SUIVANTE.

ÉRASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

Eras. Ah ! qu'est ceci ? que vois-je ? quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnaître !

M. de Pourc. Monsieur, je suis votre serviteur.

Eras. Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs !

M. de Pourc. Pardonnez-moi. (*bas, à Sbrigani.*) Je ne sais qui il est.

Eras. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. de Pourc. C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

Eras. Vous ne vous remettez point mon visage ?

M. de Pourc. Si fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connais point.

Eras. Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

M. de Pourc. Excusez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

Eras. Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

M. de Pourc. Petit-Jean.

Eras. Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

M. de Pourc. Le Cimetière des Arènes ?

Eras. Justement. C'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. de Pourc. Excusez-moi, je me le remets. (*à Sbrigani.*) Je veux mourir si je m'en souviens !

Sbrig. (*bas, à M. de Pourceaugnac.*) Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

Eras. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

Sbrig. (*à M. de Pourceaugnac.*) Voilà un homme qui vous aime fort.

Eras. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

M. de Pourc. Mon frère le consul ?

Eras. Oui.

M. de Pourc. Il se porte le mieux du monde.

Eras. Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là... monsieur votre... ?

M. de Pourc. Mon cousin l'assesseur ?

Eras. Justement.

M. de Pourc. Toujours gai et gaillard.

Eras. J'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle, le... ?

M. de Pourc. Je n'ai point d'oncle.

Eras. Vous en aviez pourtant en ce temps-là... ?

M. de Pourc. Non, rien qu'une tante.

Eras. C'est ce que je voulais dire ; madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

M. de Pourc. Elle est morte depuis six mois.

Eras. Hélas ! la pauvre femme ! Elle était si bonne personne !

M. de Pourc. Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

Eras. Quel dommage ç'aurait été !

M. de Pourc. Le connaissez-vous aussi ?

Eras. Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

M. de Pourc. Pas des plus grands.

Eras. Non, mais de taille bien prise.

M. de Pourc. Hé ! oui.

Eras. Qui est votre neveu... ?

M. de Pourc. Oui.

Eras. Fils de votre frère ou de votre sœur... ?

M. de Pourc. Justement.

Eras. Chanoine de l'église de... Comment l'appellez-vous ?

M. de Pourc. De Saint-Étienne.

Eras. Le voilà ; je ne connais autre.

M. de Pourc. (*à Sbrigani.*) Il dit toute la parenté.

Sbrig. Il vous connaît plus que vous ne croyez.

M. de Pourc. A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans notre ville ?

Eras. Deux ans entiers.

M. de Pourc. Vous étiez donc là quand mon cousin fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?*

Eras. Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. de Pourc. Cela fut galant.

Eras. Très galant.

M. de Pourc. C'était un repas bien troussé.

Eras. Sans doute.

M. de Pourc. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

Eras. Oui.

M. de Pourc. Il trouva à qui parler !

Eras. Ah ! ah !

M. de Pourc. Il me donna un soufflet... mais je lui dis bien son fait.

Eras. Assurément. Au reste, je ne souffrirai point que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. de Pourc. Ce serait...

Eras. Non ; vous logerez chez moi.

Sbrig. (à *M. de Pourceaugnac.*) Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

Eras. Où sont vos hardes ?

M. de Pourc. Je les ai laissées avec mon valet où je suis descendu.

Eras. Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. de Pourc. Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

Sbrig. C'est prudemment avisé.

M. de Pourc. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

Eras. On voit les gens d'esprit en tout.

Sbrig. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

Eras. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

Sbrig. Nous sommes à vous tout à l'heure.

Eras. (à *M. de Pourceaugnac.*) Je vous attends avec impatience.

M. de Pourc. (à *Sbrigani.*) Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

* Tenir un enfant, En être le parrain ou la marraine.

Sbrig. Il a la mine d'être honnête homme.

Eras. (*seul.*) Ah ! ah ! monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà.

SCÈNE SUIVANTE.

UN APOTHIKAIRE, ÉRASTE.

Eras. Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'Apoth. Non, monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur ; et je ne suis qu'apothicaire, pour vous servir.

Eras. Et monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'Apoth. Oui. Il est là à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

Eras. Non, ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant de le marier.

L'Apoth. Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. En vérité, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile ; c'est un homme qui sait la médecine à fond. Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaisir d'être son malade : et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre. Au reste, c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

Eras. En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'Apoth. Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langué plus de trois mois.

Eras. Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'Apoth. Le voici qui vient.

SCÈNE SUIVANTE.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, L'APOTHIKAIRE, UN PAYSAN,
UNE PAYSANNE.

Le Pay. (au médecin.) Monsieur, il n'en peut plus ; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

Pre. Méd. Le malade est un sot ; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas à la tête, selon Galien, mais à la poitrine qu'il doit avoir mal.

La Pay. (au médecin.) Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

Pre. Méd. Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes ; que ne guérit-il ? Combien de fois a-t-il été saigné ?

La Pay. Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

Pre. Méd. Quinze fois saigné ?

La Pay. Oui.

Pre. Méd. Et il ne guérit point ?

La Pay. Non, monsieur.

Pre. Méd. C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang.

SCÈNE SUIVANTE.

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, L'APOTHIKAIRE.

Eras. (au médecin.) C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

Pre. Méd. Oui, monsieur ; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

Eras. Le voici.

Pre. Méd. La conjoncture est tout-à-fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE SUIVANTE.

M. DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN,
L'APOTHIKAIRE.

Eras. (à M. de Pourceaugnac.) Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter ; (*montrant le médecin*)

mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

Pre. Méd. Le devoir de ma profession m'y oblige ; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. de Pourc. (à part.) C'est son maître-d'hôtel, sans doute ; et il faut que ce soit un homme de qualité.

Pre. Méd. (à Eraste.) Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

M. de Pourc. Il ne faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

Pre. Méd. Un tel emploi ne me donne que de la joie.

Eras. (au médecin.) Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. de Pourc. Non, s'il vous plait, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

Eras. Laissez-moi faire ; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. de Pourc. Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

Eras. C'est ce que je veux faire. (*bas, au médecin.*) Je vous recommande surtout de ne point le laisser sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

Pre. Méd. Ne vous mettez pas en peine.

Eras. (à M. de Pourceaugnac.) Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. de Pourc. Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE SUIVANTE.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN.

Pre. Méd. Voici un habile homme, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. de Pourc. Il ne faut point tant de cérémonies, vous dis-je ; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

Pre. Méd. Allons, des sièges.

(*Des laquais entrent et donnent des sièges.*)

Pre. Méd. Allons, monsieur, prenez votre place.

(*Les deux médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

M. de Pourc. (s'asseyant.) Votre très humble valet. (Les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela ?

Pre. Méd. Mangez-vous bien, monsieur ?

M. de Pourc. Oui ; et je bois encore mieux.

Pre. Méd. Tant pis. C'est une marque de la chaleur qui est au-dedans. Dormez-vous bien ?

M. de Pourc. Oui, quand j'ai bien soupé.

Pre. Méd. Faites-vous des songes ?

M. de Pourc. Quelquefois.

Pre. Méd. De quelle nature sont-ils ?

M. de Pourc. De la nature des songes. Quelle étrange conversation est-ce là ?

Pre. Méd. Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre maladie devant vous, et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

M. de Pourc. Quel raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

Pre. Méd. Comme on ne peut guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, vous me permettez, monsieur, de considérer la maladie dont il s'agit, avant de toucher aux remèdes qu'il nous faudra faire pour le parfait rétablissement. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade est attaqué de cette sorte de folie que nous nommons mélancolie hypocondriaque ; espèce de folie très fâcheuse, et qui demande un Esculape comme vous, consommé dans notre art. Pour diagnostique incontestable de la maladie dont il est manifestement atteint et convaincu, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance : signes de cette maladie si bien marqués chez le divin Hippocrate. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, il ne sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, je suis d'avis que les saignées soient fréquentes : d'abord dans la veine *basilique*, puis dans la *céphalique* ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir. Voilà les remèdes que je propose. *Dixi.*

Sec. Méd. A Dieu ne plaise, monsieur, que j'ajoute à ce que vous venez de dire. Il ne me reste qu'à féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et qu'à lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés, et dont il doit recevoir du soulagement.

M. de Pourc. Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Qu'est-ce que tout ceci, et que voulez-vous dire avec toutes vos sottises ?

Pre. Méd. Bon ! dire des injures ! Voilà un symptôme qui nous manquait pour la confirmation de son mal.

M. de Pourc. Avec qui m'a-t-on mis ? Sortons vite d'ici.

Pre. Méd. Autre symptôme, l'inquiétude de changer de place.

M. de Pourc. Que me voulez-vous ?

Pre. Méd. Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. de Pourc. Me guérir !

Pre. Méd. Oui, vraiment.

M. de Pourc. Je ne suis pas malade.

Pre. Méd. Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. de Pourc. Je vous dis que je me porte bien.

Pre. Méd. Nous savons mieux que vous comment vous vous portez ; et nous voyons clair dans votre constitution.

M. de Pourc. Si vous êtes médecins, je n'ai pas besoin de vous ; et je me moque de la médecine.

Pre. Méd. Ho ! ho ! voici un homme plus fou que nous ne pensions.

M. de Pourc. Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

Pre. Méd. Je ne m'étonne pas si leur fils est insensé.

(*M. de Pourceaugnac trouve le moyen de s'échapper. Le Premier Médecin va le chercher chez Oronte, père de Julie.*)

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

Pre. Méd. Il y a, monsieur, un certain Pourceaugnac qui doit épouser votre fille.

Oron. Oui ; je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

Pre. Méd. Il est venu, et s'est enfui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends de procéder au mariage que je ne l'aie guéri.

Oron. Comment donc ?

Pre. Méd. Votre prétendu gendre a été constitué mon malade ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'il n'ait subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

Oron. Il a quelque mal ?

Pre. Méd. Oui, sans doute.

Oron. Et quel mal, s'il vous plaît ?

Pre. Méd. Ne vous mettez pas en peine. Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer vos noces avec lui, sous peine d'encourir la disgrâce de la faculté, et d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

Oron. Puisque c'est ainsi, je m'opposerai au mariage.

Pre. Méd. On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

Oron. A la bonne heure.

Pre. Méd. Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

Oron. J'y consens.

Pre. Méd. Oui, il faut qu'il meure, ou que je le guérisse.

Oron. Je le veux bien.

SCÈNE SUIVANTE.

ORONTE ; SBRIGANI, déguisé en marchand flamand.

Sbrig. Monsieur, avec votre permission, je suis un marchand flamand qui voudrait vous faire une petite question.

Oron. Quoi, monsieur ?

Sbrig. Mettez le chapeau sur la tête, monsieur, s'il vous plaît.

Oron. Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.

Sbrig. Je ne dirai rien, monsieur, si vous ne mettez pas le chapeau sur la tête.

Oron. Soit. Qu'y a-t-il, monsieur ?

Sbrig. Vous ne connaissez point dans cette ville un certain monsieur Oronte ?

Oron. Oui, je le connais.

Sbrig. Et quel homme est-il, monsieur, s'il vous plaît ?

Oron. C'est un homme comme les autres.

Sbrig. Je vous demande, monsieur, s'il est un homme riche, qui a du bien.

Oron. Oui.

Sbrig. Mais riche, extrêmement riche, monsieur ?

Oron. Oui.

Sbrig. J'en suis bien aise, monsieur.

Oron. Mais pourquoi cela ?

Sbrig. C'est, monsieur, pour une petite raison de conséquence pour nous.

Oron. Mais encore pourquoi ?

Sbrig. C'est, monsieur, que ce monsieur Oronte donne sa fille en mariage à un certain monsieur de Pourceaugnac.

Oron. Hé bien ?

Sbrig. Et ce monsieur de Pourceaugnac, monsieur, est un homme qui doit beaucoup à dix ou douze marchands flamands qui sont venus ici.

Oron. Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

Sbrig. Oui, monsieur, et depuis huit mois nous avons obtenu une petite sentence contre lui, et il a remis à payer ses créanciers de la dot que ce M. Oronte donne à sa fille.

Oron. Ho ! ho ! il a remis là à payer ses créanciers ?

Sbrig. Oui, monsieur, et avec une grande dévotion nous tous attendons ce mariage.

Oron. (à part.) L'avis n'est pas mauvais. (haut.) Je vous souhaite le bonjour.

Sbrig. Je remercie, monsieur, de la faveur grande.

Oron. Votre très humble valet.

Sbrig. (Seul.) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de flamand pour songer à d'autres machines ; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu.

PRÉCIS DE LA SCÈNE SUIVANTE.

Sbrigani rencontre M. de Pourceaugnac qui cherche le logis d'Oronte ; il parvient à le dégoûter entièrement de son mariage avec Julie, en la lui représentant comme une coquette achevée.

SCÈNE SUIVANTE.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. de Pourc. Bonjour, monsieur, bonjour.

Oron. Serviteur, monsieur, serviteur.

M. de Pourc. Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

Oron. Oui.

M. de Pourc. Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

Oron. A la bonne heure.

M. de Pourc. Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limousins soient des sots ?

Oron. Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ?

M. de Pourc. Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

Oron. Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

M. de Pourc. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans (*en mettant la main sur son front*) quelque morceau de judiciaire pour se conduire et pour s'informer de l'histoire du monde ?

Oron. Vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a été mis chez un médecin pour être guéri de la folie ?

M. de Pourc. C'est une pièce que l'on m'a faite, et je ne suis point fou.

Oron. Le médecin me l'a dit lui-même.

M. de Pourc. Le médecin en a menti. Je suis gentil-homme, et je veux le voir l'épée à la main.

Oron. Je sais ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abuserez pas là-dessus non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. de Pourc. Quelles dettes ?

Oron. La feinte ici est inutile ; et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. de Pourc. Quel marchand flamand ? Quels créanciers ? Quelle sentence obtenue contre moi ?

Oron. Vous savez bien ce que je veux dire.

PRÉCIS DU RESTE DE LA PIÈCE.

Deux femmes de différentes provinces viennent ensuite s'opposer au mariage de *M. de Pourceaugnac*, comme étant mariées à lui. Elles sont accompagnées de plusieurs enfants, qui crient après lui, papa, papa. *M. de Pourceaugnac* craignant d'être arrêté et pendu comme bigame, se résout à se déguiser et à quitter la ville en habit de femme. Eraste amène ensuite Julie à son père, et lui fait accroire qu'elle voulait s'enfuir avec *M. de Pourceaugnac*. Le père touché du procédé d'Eraste, lui donne sa fille en mariage, et augmente sa dot de dix mille écus.

FABLES.

[Les fables occupent une partie de ce volume. L'utilité de ce genre, lorsqu'il est bien traité, est de présenter à la jeunesse une esquisse de la vie humaine et des rapports sociaux, et d'exercer à la fois son jugement et son sens moral. LA FONTAINE (né en 1621, mort en 1695) est le premier de nos fabulistes. On a beaucoup parlé de sa naïveté ; c'est une naïveté de poète, qui laisse place à beaucoup de pénétration et de malice. Ce n'est pas en enfant, ni en optimiste, que La Fontaine a vu le monde. Sa morale est prise à mi-hauteur, je ne dirai pas de la vérité, mais de la nature humaine. Quant à la poésie des pensées et du style, elle est de celles qui ne vieilliront point. La Fontaine est plus à l'abri du temps qu'aucun autre poète ; la langue demeurant, il demeurera tout entier. Nul, à ce qu'il me semble, n'eut des génies plus divers ; tous les genres se trouvent chez lui, abrégés et résumés. Il est, par la variété de ses couleurs et de ses accents, l'Homère de l'Apologue ; tous les aspects de la vie se reproduisent dans ses fables comme dans l'Iliade ; il a, de la vie humaine, tout ressenti et tout indiqué. De dessous ses ailes a pris l'essor toute une volée de fabulistes ; mais les meilleurs n'ont été que fabulistes ; et la fable n'était, chez La Fontaine, que la forme préférée d'un génie bien plus vaste que ce genre de poésie. FLORIAN (né en 1755, mort en 1794) est, à une grande distance de lui, le fabuliste le plus connu, l'un des plus intéressants, et sans comparaison le plus convenable à l'enfance.]

LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottai comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.